



ru

Kim Thúy



**ru**

Kim Thúy



En 2023, ru est devenu un film.

En 2023, le dernier bébé de la famille, une fille née à New York, a été prénommée Ru.

En 2023, Ru est devenu un film.

En 2023, le dernier bébé de la famille, une fille née à New York, a été prénommée Ru.



En français, *ru* signifie « petit ruisseau » et, au figuré, « écoulement (de larmes, de sang, d'argent) » (*Le Robert historique*). En vietnamien, *ru* signifie « berceuse », « bercer ».

Petit ru est devenu rivière, fleuve,  
océan -

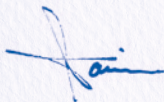
Petit ru est devenu rivière, fleuve, océan.





Je me suis dit  
que tu t'amuserais  
bien avec ce petit  
calepin...

(Si il y en a une qui'il  
peut inspirer, c'est bien  
toi!)



Au retour d'un voyage en Thaïlande, mon amie Karine Vanasse m'a offert un joli carnet avec cette dédicace. J'y ai déposé des mots, des bribes, en commençant par la dernière page, sans savoir que c'était le début de Ru, le point de départ d'une grande aventure. Vous trouverez dans ce livre quelques-unes des pages de ce carnet, choisies au hasard des envies.

... par contre, souvent tes  
mots tu les offres,  
ceux que tu écriras cette  
fois seront pour toi. QUE  
pour toi.

D'accord?

Écris-toi chère amie...

Aux gens du pays

et à Justin & Valmond.

Quand j'ai fini d'écrire Ru, je me suis donné le droit de changer les noms, car je m'étais déjà donné la liberté d'écrire selon la mémoire des sens et la mémoire des émotions, la mémoire de mes sens et de mes émotions, tout en sachant qu'elles étaient imparfaites et peu fiables. Même si nous étions tous dans le même camp de réfugiés, mes parents étaient certainement préoccupés par le devoir de partager entre les treize personnes de notre groupe le petit poisson que nous recevions six jours sur sept, ma Tante 8 était peut-être exaspérée par l'impossible tâche de nettoyer le poisson recouvert de terre et moi, je pense avoir été hypnotisée par la danse des vers sur la surface luisante de l'œil du poisson... Un poisson par jour pendant quatre mois, ce qui veut dire que nous en avons reçu plus d'une centaine. Pourtant, je n'ai en mémoire que quelques images. Peut-être

Quand j'ai fini d'écrire Ru, je me suis donné le droit de changer les noms, car je m'étais déjà donné la liberté d'écrire selon la mémoire des sens et la mémoire des émotions, la mémoire de mes sens et de mes émotions, tout en sachant qu'elles étaient imparfaites et peu fiables. Même si nous étions tous dans le même camp de réfugiés, mes parents étaient certainement préoccupés par le devoir de partager entre les treize personnes de notre groupe le petit poisson que nous recevions six jours sur sept, ma Tante 8 était peut-être exaspérée par l'impossible tâche de nettoyer le poisson recouvert de terre et moi, je pense avoir été hypnotisée par la danse des vers sur la surface luisante de l'œil du poisson... Un poisson par jour pendant quatre mois, ce qui veut dire que nous en avons reçu plus d'une centaine. Pourtant, je n'en ai en mémoire que quelques images. Peut-être

qu'il n'y a eu qu'un seul poisson avarié, peut-être que je n'ai observé que trois poissons, peut-être que je ne les ai jamais touchés. Pire encore, selon mes souvenirs, je n'en ai jamais mangé.

Malgré tous ces doutes, j'ai osé raconter ces moments qui effleurent parfois les pores de la peau, qui détournent subrepticement mon regard, qui chatouillent mes papilles sans prévenir. Je les saisis comme les rêves décousus qu'on tente de noter au réveil. Par la suite, je vous les transmets sous la forme de palpitations, de gouttelettes de sueur sur le nez, de crampes dans les joues.

C'est pourquoi vous n'avez dans ce livre que des fragments posés, brodés, aboutés suivant le fil de ma cohérence émotive, librement.

qu'il n'y a eu qu'un seul poisson avarié, peut-être que je n'ai observé que trois poissons, peut-être que je ne les ai jamais touchés. Pire encore, selon mes souvenirs, je n'en ai jamais mangé.

Malgré tous ces doutes, j'ai osé raconter ces moments qui effleurent parfois les pores de la peau, qui détournent subrepticement mon regard, qui chatouillent mes papilles sans prévenir. Je les saisis comme les rêves décousus qu'on tente de noter au réveil. Par la suite, je vous les transmets sous la forme de palpitations, de gouttelettes de sueur sur le nez, de crampes dans les joues.

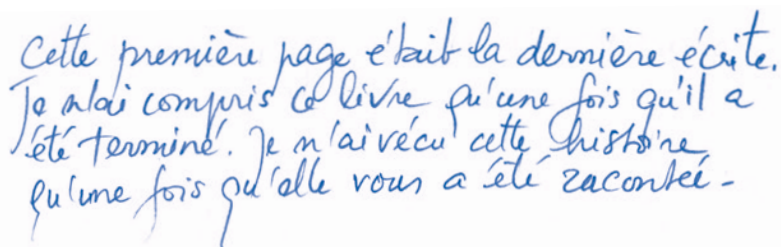
C'est pourquoi vous n'avez dans ce livre que des fragments posés, brodés, aboutés suivant le fil de ma cohérence émotive, librement.



Je suis venue au monde pendant l'offensive du Têt, aux premiers jours de la nouvelle année du Singe, lorsque les longues chaînes de pétards accrochées devant les maisons explosaient en polyphonie avec le son des mitraillettes.

J'ai vu le jour à Saïgon, là où les débris des pétards éclatés en mille miettes coloraient le sol de rouge comme des pétales de cerisier, ou comme le sang des deux millions de soldats déployés, éparpillés dans les villes et les villages d'un Vietnam déchiré en deux.

Je suis née à l'ombre de ces cieux ornés de feux d'artifice, décorés de guirlandes lumineuses, traversés de roquettes et de fusées. Ma naissance a eu pour mission de remplacer les vies perdues. Ma vie avait le devoir de continuer celle de ma mère.

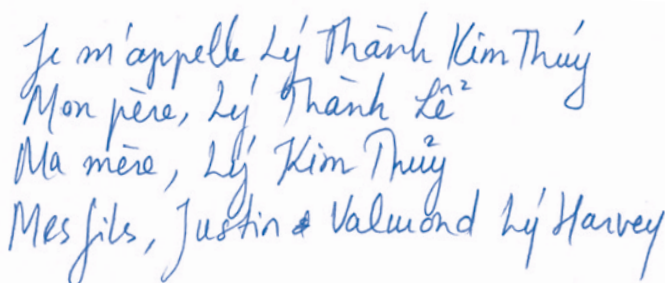


Cette première page était la dernière écrite. Je n'ai compris ce livre qu'une fois qu'il a été terminé. Je n'ai vécu cette histoire qu'une fois qu'elle vous a été racontée.

Cette première page était la dernière écrite. Je n'ai compris ce livre qu'une fois qu'il a été terminé. Je n'ai vécu cette histoire qu'une fois qu'elle vous a été racontée.

Je m'appelle Nguyễn An Tĩnh et ma mère, Nguyễn An Tĩnh. Mon nom est une simple variation du sien puisque seul un point sous le *i* me différencie d'elle, me distingue d'elle, me dissocie d'elle. J'étais une extension d'elle, même dans le sens de mon nom. En vietnamien, le sien veut dire « environnement paisible » et le mien, « intérieur paisible ». Par ces noms presque interchangeables, ma mère confirmait que j'étais une suite d'elle, que je continuerais son histoire.

L'Histoire du Vietnam, celle avec un grand H, a déjoué les plans de ma mère. Elle a jeté les accents de nos noms à l'eau quand elle nous a fait traverser le golfe du Siam, il y a trente ans. Elle a aussi dépouillé nos noms de leur sens, les réduisant à des sons à la fois étrangers et étranges dans la langue française. Elle est surtout venue rompre mon rôle de prolongement naturel de ma mère quand j'ai eu dix ans.



Je m'appelle Lý Thành Kim Thúy  
Mon père, Lý Thành Lê<sup>2</sup>  
Ma mère, Lý Kim Thúy<sup>2</sup>  
Mes fils, Justin & Valmond Lý Harvey

Je m'appelle Lý Thành Kim Thúy  
Mon père, Lý Thành Lê  
Ma mère, Lý Kim Thúy  
Mes fils, Justin et Valmond Lý Harvey



Grâce à l'exil, mes enfants n'ont jamais été des prolongements de moi, de mon histoire. Ils s'appellent Pascal et Henri et ne me ressemblent pas. Ils ont les cheveux clairs, la peau blanche et les cils touffus. Je n'ai pas éprouvé le sentiment naturel de la maternité auquel je m'attendais quand ils étaient accrochés à mes seins à trois heures du matin, au milieu de la nuit. L'instinct maternel m'est venu beaucoup plus tard, au fil des nuits blanches, des couches souillées, des sourires gratuits, des joies soudaines.

C'est seulement à ce moment-là que j'ai saisi l'amour de cette mère assise en face de moi dans la cale de notre bateau, tenant dans ses bras un bébé dont la tête était couverte de croûtes de gale puantes. J'ai eu cette image sous les yeux pendant des jours et peut-être aussi des nuits. La petite ampoule suspendue au bout d'un fil retenu par un clou rouillé diffusait dans la cale une faible lumière, toujours la même. Au fond de ce bateau, le jour ne se distinguait plus de la nuit. La constance de cet éclairage nous protégeait de l'immensité de la mer et du ciel qui nous entouraient. Les gens assis sur le pont nous rapportaient qu'il n'y avait plus de ligne de démarcation entre le bleu du ciel et le bleu de la mer. On ne savait donc pas si on se dirigeait vers le ciel ou si on s'enfonçait dans les profondeurs de l'eau. Le paradis et l'enfer s'étaient enlacés dans le ventre de notre bateau. Le paradis promettait un tournant dans notre vie, un nouvel avenir, une nouvelle histoire. L'enfer, lui, étalait nos peurs : peur des pirates, peur de mourir de faim, peur de s'intoxiquer avec les biscottes imbibées d'huile à moteur, peur de manquer d'eau, peur de ne plus pouvoir se remettre debout, peur de devoir uriner dans ce pot rouge qui passait d'une main à l'autre, peur que cette tête d'enfant galeuse ne soit contagieuse, peur de ne

plus jamais fouler la terre ferme, peur de ne plus revoir le visage de ses parents assis quelque part dans la pénombre au milieu de ces deux cents personnes.



The background features a complex pattern of overlapping geometric shapes. At the top, there are circular motifs composed of small dots in shades of green and blue. To the right, there are vertical columns of small pink triangles. The lower portion of the image is dominated by a dark, textured blue area that resembles a silhouette of a landscape or a large, irregular shape.

*Petit rue est devenu  
rivière, fleuve, océan -*

ISBN 978-2-7648-1586-1

  
Groupe  
Livre  
QUÉBECOR

